

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 16 (1878)

Heft: 42 [i.e. 43]

Artikel: Coumeint quiet on sè pâo cairè d'obedzi dè pliorâ

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sa main l'ordre que je lui avais apporté. — Tout à coup, il s'approcha de moi et me saisit par le bras :

— Capitaine, me dit-il avec l'accent d'un homme qui va en provoquer mortellement un autre, deux mots, je vous prie!... — Vous venez du quartier-général... vous devez en savoir plus long que moi... C'est la fin, n'est-ce pas?

— Mon colonel, on le dit, et je le crois.

— Vous le croyez? Comment pouvez-vous croire une chose pareille?

Il lâcha mon bras avec une sorte de violence, fit quelques pas, et, revenant à moi brusquement, il me regarda dans les yeux :

— Prisonniers, alors!

— Mon colonel, je le crains.

Il y eut encore un silence; il demeura quelque temps devant moi dans une attitude de réflexion profonde; puis, relevant la tête, il reprit avec une émotion extraordinaire dans la voix :

— Et les drapeaux?

— Je ne sais pas, mon colonel.

— Ah! vous ne savez pas?

Il me quitta de nouveau et marcha à l'écart pendant cinq ou six minutes; s'avançant alors vers le front de ses hommes, il dit d'un ton de commandement :

— Le drapeau!

Le sous-officier qui portait le drapeau sortit du rang. — Le colonel saisit la hampe d'une main, et levant l'autre vers le groupe des tambours :

— Ouvrez un ban! dit-il.

Les tambours battirent.

Le colonel s'était approché du feu, portant haut le drapeau; il posa la hampe sur le sol, promena un regard sur le cercle des officiers et se découvrit; — ils l'imitèrent tous aussitôt; la troupe attentive gardait un silence de mort. — Il eut alors un moment d'hésitation; je voyais ses lèvres trembler; ses yeux étaient attachés avec une expression d'angoisse sur le glorieux lambeau de soie déchirée, triste image de la patrie. Enfin il se décida: il fléchit un genou et coucha lentement l'aigle dans l'ardent foyer. Une flamme plus vive jaillit soudain et éclaira plus nettement les visages pâles des officiers. Quelques-uns pleuraient.

— Fermez le ban! dit le colonel.

Et pour la seconde fois résonna la batterie lugubre des tambours détremplés par la pluie.

Il remit son képi et vint vers moi :

— Capitaine, — me dit-il de sa voix la plus dure, — quand vous serez là-bas, ne vous faites aucun scrupule — aucun, de raconter ce que vous avez vu!... Je vous salue.

— Mon colonel, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Il m'attira violemment sur sa poitrine et me serrant à m'étouffer: « Ah! mon pauvre enfant! — murmura-t-il, — mon pauvre enfant! »



Coumeint quiet on sè pão crairè d'obedzi dè pliorâ.

L'est prâo la móuda, on pou per tot lo mondo, que crayo, dè sè mariâ quand l'est qu'on ne vâo pas restâ solet; mâ sè mâriont pas ti dè cein que sont amoeirâo. Cein vâo prâo veni, se diont, et po sè tsertsi oquiè, vouâitont d'aboo iô y'a dâi grossès courtenès. Se lo fémé houtsè lè fenêtrès, va bin, et quand bin la gaupa est metcheinta, poueta, coffa, cein ne fâ rein, cein vaut onco mi què d'allâ fre-quenta onna bedanna que n'a rein. Et pi à quiet cein vo sai-te que 'na fenna sâi galéza et dzeintiâ, se le n'a rein à preteindrâ ô bin se le n'a pas oquiè dein son sfârdâi; onna dzoulia frimoussé baillé pas à medzi tandi que quand y'a prâo drudze tot va bin. Mâ se crayont avâi trovâ lo Pérou quand couennont et d'apremi que sont mariâ, sè faut démaufiâ po ein aprés se n'y a pas dein lo tieu on petit pou... vo sédé, dè cein que lâi a su lè devisés dè caramellès. On troupé dè vatsès pão férè pliési quand on va abrévâ et quand on revint dè la montagne à la St-Denis; on bio appliâ pão vo férè redressi quand vo frinnâ avoué pè lo veladzo; mâ se ti lè iadzo que vo z'allâ à l'hotô vo z'êtes potu et la fenna grindze, ma fâi baillérâ pas on crutz po étré à voutra pliace, kâ on dit que l'est pi qu'ein eifai.

Eh bin! Caquenet étai dinsè. L'a fé totès lè z'her-bès dè la St-Djan po avâi la Tiennetta, et on iadzo que l'ont étâ mariâ, adieu lè z'amou! Se bin que quasu totès lè senannès y'avâi dâo grabudzo tsi leu. La Tiennetta avâi 'na pince dâo diablio et Caquenet avâi la téta près dâo bounet que ma fâi la rossivâ gaillâ soveint et que cein a dourâ rudo grand temps.

Tot parâi, à la moo dè Caquenet, sa fenna cou-deissâi pliorâ coumeint on vé, et cein ébâyivâ totès lè coumârês dè perquie.

— Te regrettè don rudo te n'hommo, que te pliâorè tant, que lâi fe onna vesena, et portant tè baillivâ dâi rudès repassâïes.

— Oh! ma fâi na! que lo regretto pas.

— Et adon porquiè tè désolè-tou dinsè?

— Porquiet? Et que deriant lè dzeins, se ne pliorâvo pas!

Une école de beauté va être fondée à Londres, paraît-il. Voici, au sujet de cette innovation, quelques réflexions spirituelles d'un journal anglais :

« Les cours de cette école seront ouverts à l'élément masculin aussi bien qu'à l'élément féminin. Les dames veilleront, d'une façon aimable, à ce que les messieurs n'altèrent pas leur santé par l'usage du tabac et de l'alcool. Les messieurs persuaderont amicalement aux dames de renoncer aux corslets, aux faux cheveux, aux estomacs artificiels, à la peinture du visage et aux chaussures à talons élévés. »

Ainsi comprise, une « école de beauté » serait certes une institution utile. Reste à savoir si elle aurait des élèves!!